

**Metin
Arditi**

**La Fille
des Louganis**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans la beauté solaire de son île grecque, la jeune Pavlina aime celui qu'elle croit son cousin, Aris. Elle ignore le secret qui dévastera pour longtemps la famille : Aris est du même père qu'elle. L'enfant qu'elle aura de lui, fruit d'un inceste, sera confié à l'adoption.

La Fille des Louganis raconte l'histoire de ce double arrachement, à l'île et à l'enfant. A Genève, où elle émigre, Pavlina poursuivra son existence, comme absente à elle-même, sans renoncer au rêve – obsédant jusqu'à la folie – de retrouver un jour la fille qu'on lui a enlevée.

Sur ce thème à la fois intime et universel de l'abandon, sur le hasard des rencontres et la vertu des amitiés, sur les forces vitales et les péripéties du destin qui nous gouvernent par-delà le bien et le mal, Metin Arditi a composé un roman profond, saisissant d'émotion et de vérité.

“DOMAINE FRANÇAIS”

METIN ARDITI

Né à Ankara, Metin Arditi vit à Genève. Chez Actes Sud, il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont L'Imprévisible (prix des lecteurs FNAC Riviera 2006, prix des auditeurs de la Radio suisse romande 2007).

DU MÊME AUTEUR

MON CHER JEAN... DE LA CIGALE A LA FRACTURE SOCIALE, essai, Zoé, Genève, 1997.

LE MYSTÈRE MACHIAVEL, essai, Zoé, Genève, 1999.

NIETZSCHE OU L'INSAISSABLE CONSOLATION, essai, Zoé, Genève, 2000.

LA CHAMBRE DE VINCENT, récit, Zoé, Genève, 2002.

VICTORIA-HALL, roman, (prix du Premier Roman de Sablet 2004), Pauvert, Paris, 2004 ; Babel, n° 726, 2006.

DERNIÈRE LETTRE A THÉO, roman, Actes Sud, Arles, 2005.

LA PENSION MARGUERITE, roman (Prix Lipp Suisse 2006), Actes Sud, Arles, 2006.

L'IMPRÉVISIBLE, roman (prix des lecteurs FNAC Riviera 2006, prix des auditeurs de la Radio suisse romande 2007), Actes Sud, Arles, 2006.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00371-5

METIN ARDITI

La Fille des Louganis

roman

ACTES SUD

à David Parianos

De tous les pays de vos pères et de vos aïeux vous devez être chassés. C'est le pays de vos enfants que vous devez aimer : que cet amour soit votre nouvelle noblesse, l'inexploré en l'océan le plus lointain ! C'est ce pays que j'ordonne à votre voile de chercher et de chercher.

FRIEDRICH NIETZSCHE,
Ainsi parla Zarathoustra.

SPETSES

I

Samedi 2 février 1952

Spiros Louganis et son frère Nikos étaient morts ensemble. Ils avaient eu la tête arrachée par l'explosion d'un pain de dynamite. Le malheur s'était produit alors qu'ils pêchaient du côté d'Ayos Yannis¹, un coin où les loups et les daurades faisaient jusqu'à huit ou dix kilos.

Les poissons vivaient en eaux profondes, et les frères, qui les pêchaient avec la même violence qu'ils mettaient en toutes choses, n'hésitaient pas à forcer la charge. D'après la police, le pain qui les avait tués devait peser trois à quatre kilos, peut-être même cinq.

User de la dynamite, c'était déjà défier le destin. A Spetses, bien des pêcheurs avaient donné au "bâton" qui un bras, qui un œil, qui encore (et beaucoup) quelques doigts. Mais deux morts, et d'un coup, c'était la première fois.

Au moment de l'explosion, Petit Andonis, celui qui tenait sa tête légèrement penchée à droite, comme pour s'excuser, pêchait à la traîne à cent mètres du *Dio Adelfia*², le caïque des Louganis. "Ils se disputaient sur la taille de la mèche", raconta-t-il

1. Saint-Jean.

2. *Les Deux Frères*.

plus tard dans les locaux de la police, puis au café, chez Stamboulidis, puis à chaque coin de rue, à qui voulait l'entendre. Petit Andonis en était sûr : la voix dominante était celle de Spiros, l'aîné, le plus fort des deux frères, un colérique toujours sur le point d'éclater.

Une fois de plus, Petit Andonis affabulait. Dans les instants qui avaient précédé l'explosion, il devait tout à la fois surveiller sa traîne, maintenir son bateau à faible vitesse et garder le cap. Il n'était pas homme à pouvoir faire quatre choses en même temps... De toute façon, il n'aurait pas pu saisir le détail de propos échangés à cent mètres de sa barque. Heureusement pour lui, l'île était dans un tel émoi que personne ne songea à contester son récit.

Au moment de l'explosion, l'onde de choc avait été si forte qu'elle l'avait frappé comme une gifle. Il s'était mis à trembler tout entier. "Ils sont morts, ils sont morts", avait-il répété à haute voix. Debout dans sa barque, hébété, il était resté cinq longues minutes le dos tourné au *Dio Adelfia*, sans oser bouger. Puis il avait scruté l'horizon, toujours sans se retourner. Il n'y avait personne qui aurait pu l'aider à ramener les frères au Vieux-Port. Il avait alors ramé jusqu'au *Dio Adelfia*, dos à la proue, sans même penser à baisser sa voile. Lorsque son caïque buta contre le bateau des Louganis, il avait bien dû tourner la tête. Il l'avait fait à contrecœur, lentement, les yeux clos. Il avait alors entrouvert les paupières, d'abord très peu, ce qui ne lui permit de voir du caïque que son contour, puis, poussé par le besoin d'en finir, il avait ouvert les yeux tout grands d'un coup. Des morceaux de chair et d'os jonchaient le fond du caïque. A un mètre de la poupe, il aperçut une tête et se détourna d'un mouvement si brusque qu'il dut se rattraper à la barre pour ne pas glisser.

Il aurait voulu fuir. Mais chacun savait qu'il allait toujours pêcher au large d'Ayos Yannis. Une heure plus tôt, Dinos, l'aubergiste, l'un des rares qui le traitaient avec gentillesse, lui avait lancé : "Je parie que ce soir tu me proposeras une belle daurade." Si maintenant il partait, Dinos ne pourrait pas cacher qu'ils s'étaient croisés. Toute l'île dirait : Petit Andonis a détalé comme un lapin... Il les entendait déjà rire chez Stamboulidis...

Debout dans sa barque, dos tourné au *Dio Adelfia*, il resta figé durant une longue minute, puis finit par se ressaisir, détacha sa voile et, le regard tourné sur le côté, en recouvrit autant qu'il put ce qui restait des frères. Après quoi il s'amarra au caïque et, le cœur battant, entreprit de le haler en direction du Vieux-Port.

Alors qu'il s'approchait de la jetée, une joie inattendue le secoua comme un éclair. De ce drame, il pourrait tirer parti ! Il avait été l'unique témoin d'une tragédie comme Spetses n'en avait jamais connu. Tout le monde en parlerait. On l'écouterait ! On le solliciterait pour un compte rendu de première main ! Lui à qui d'habitude les hommes du café disaient de se taire avant qu'il ait pu achever sa phrase... Ou alors, s'ils le laissaient la terminer, c'était pour se moquer... Ou pour lui dire une fois de plus : "Petit Andonis, tu es notre Einstein" (qu'ils prononçaient *Aystay*). Dans des moments pareils, il les détestait de toutes ses forces. Il aurait voulu être respecté, écouté, pris en compte... Mais voilà... Pour l'île entière, à trente-huit ans, il était toujours Petit Andonis, celui qui tenait sa tête légèrement penchée à droite, vivait avec sa mère, la couturière *kiria*¹ Maritsa, et ne gagnait pas sa vie.

1. "Madame". L'habitude est de faire suivre le titre par le prénom.

Comme si c'était facile... Il attrapait bien un poisson de-ci, de-là. Mais à Spetses, tout le monde attrapait un poisson de-ci, de-là. Et lorsqu'il proposait de transporter quelque chose sur sa carriole et qu'on lui disait oui, c'était comme si on lui faisait une faveur. Tu vas du côté de Kounoupitsa ? Ne bouge pas, je pose ce sac sur ta carriole, tu le laisses devant la porte de chez Panayotis. Et ainsi de suite.

La perspective d'être enfin traité avec considération provoqua chez Petit Andonis une poussée d'intelligence. Une histoire de mèche, voilà ce que je pourrais raconter, s'était-il dit : ils pêchaient à la dynamite et ils se sont trompés sur la longueur de la mèche. Cette idée lui plut tant que très vite, il s'en convainquit lui-même.

La querelle aurait effectivement pu porter sur la profondeur à viser pour atteindre le banc de loups et s'achever en un accident stupide et atroce. Pourtant, ce qui s'était passé sur le *Dio Adelfia* était d'une tout autre nature.

Petit Andonis avait assisté à un suicide et à un meurtre.

*

Spiros et Nikos Louganis étaient arrivés à Spetses vingt-deux ans plus tôt. Ils venaient de Kalymnos, une île du Dodécanèse où les habitants se brisaient les poumons à pêcher l'éponge à des vingt-cinq trente mètres de fond, un travail de forçat qui ne nourrissait pas son homme. Les frères cherchaient de quoi subsister. Ils avaient d'abord tenté leur chance à Syros, où un cousin de leur mère, Yannis, travaillait à façon comme serrurier pour plusieurs chantiers de l'île.

C'était lui qui les avait encouragés à quitter Kalymnos. Un matin de novembre 1930, ils étaient partis avec en main un billet de transport, vingt-quatre drachmes que Spiros gardait au fond de sa poche, et ce qu'ils portaient sur eux : un pantalon de toile, une chemise de coton tissé et un tricot de laine. Ils n'avaient ni chaussures, ni sous-vêtements.

A Syros, ils passèrent onze jours à offrir leurs services. Ce fut sans succès. Les frères ne connaissaient que le travail du bois, et les chantiers de Syros cherchaient des ferronniers. Ils réussirent à se faire embaucher pour un tri, deux jours dans une scierie qui venait de recevoir un lot de billes. Cela leur paya un grand pain, cinq cents grammes d'olives, quelques oignons, et le voyage au Pirée. Là, on leur dit que les places étaient prises d'assaut par les Grecs réfugiés d'Asie Mineure, d'où ils avaient été chassés par les Turcs. Après trois semaines d'errances et de refus, les frères avaient quitté Le Pirée pour Hydra, où quelqu'un, ils ne savaient plus qui, leur avait conseillé de se présenter, car paraît-il les chantiers navals embauchaient. Ils avaient embarqué en clandestins sur une péniche qui transportait du sable. On ne les avait découverts qu'à l'arrivée. Le capitaine les menaça mollement d'appeler la police, puis leur fit payer deux drachmes chacun.

Très vite il leur apparut qu'ils n'auraient pas plus de chance à Hydra qu'au Pirée. On leur suggéra de pousser jusqu'à Spetses, l'île voisine, peuplée d'Albanais de souche. Au XIII^e siècle, leurs ancêtres avaient fui les islamisations forcées auxquelles se livraient les Ottomans. Les Spetsiotes qu'ils étaient devenus avaient gardé à l'égard des Turcs une animosité féroce. L'île avait été un haut lieu de la guerre d'indépendance, et la flotte grecque

y avait été construite en grande part. Depuis, les chantiers navals de Spetses étaient réputés. Mais là aussi, ce fut en vain que les frères cherchèrent du travail.

Six semaines après avoir quitté Kalymnos, il ne leur restait aucun argent. Janvier était à son habitude, froid, humide, et très venteux. Il leur fallait un gîte. Les frères allèrent sonner au monastère de l'île et se proposèrent comme hommes de main. "Donnez-nous du pain, du fromage, et une couche. On fera ce que vous nous direz de faire", avait dit Spiros à l'*igoumeni*¹, la sœur principale. Elle les observa et eut peur. Durant un mois et demi, les frères ne s'étaient ni rasés, ni coiffés, ni lavés. Ils n'avaient fait que maigrir. Mais la sœur se souvint qu'elle était chrétienne, se signa, et accepta de les embaucher. Pour les loger, elle leur indiqua un cabanon désaffecté situé en lisière du cimetière : "On n'a pas autre chose." C'était inespéré. "Dieu soit avec toi", dit Spiros à l'*igoumeni*.

Sur son versant nord, le monastère possédait la colline qui menait jusqu'à la mer. Elle était couverte de pins et de buissons. Pieds nus, à peine vêtus, les frères entreprirent de la déboiser. Ils travaillèrent avec fureur. Parcelle après parcelle, ils rendirent le terrain propre à la culture et à l'élevage. Ils y plantèrent du raisin, élevèrent des moutons, et, dans un cabanon qu'ils construisirent en moins d'un jour, se mirent à fabriquer de la feta et du *manouri*². Six mois après l'arrivée des frères, les terres du monastère produisaient du revenu sur chaque mètre carré, ou presque, de toute leur surface.

1. Principale du monastère.

2. Fromage de brebis ou de chèvre.

Aux cuisines, Spiros remarqua Magda, une jeune Spetsiote de souche albanaise. Elle avait la blondeur des filles du Nord, une peau dorée comme celle d'une Méridionale, et des yeux d'un bleu si clair qu'ils en étaient presque blancs. Lui si rude et noir de peau trouva en elle la beauté faite femme. La fille avait un regard étrange, tantôt soumis, tantôt tenace, qui désarçonnait Spiros. Il en perdit le sommeil. Chaque jour dès le matin, la perspective de la croiser dans les cuisines le hantait.

Quelques semaines après qu'il eut découvert l'existence de Magda, et sans lui avoir jamais adressé la parole, Spiros déclara un matin à son frère : "J'ai trouvé la femme que je vais épouser." Il demanda à être reçu par l'*igoumeni*, lui dit, dans ses mots malhabiles et rudes, qu'il trouvait Magda "juste", et pria la sœur principale d'intercéder auprès de sa mère.

Deux jours plus tard, le père de Magda fit dire à Spiros de le retrouver à l'épicerie qu'il tenait dans le quartier de Kounoupitsa. Spiros demanda à son frère de lui couper les cheveux, il se rasa et se lava. Arrivé au seuil de l'épicerie, il vit un homme assis lui indiquer une chaise d'un mouvement de sa canne. L'homme n'avait qu'une jambe. Devant la surprise de Spiros, il lui lança :

— Elle est dans la mer. La dynamite.

Ils discutèrent de pêche et de vigne. Le père avait une olivaie de quarante ares à Korakia, sur le Péloponnèse.

— Un jour, ce sera à ma fille, dit-il à Spiros. Je n'ai qu'elle.

Spiros épousa Magda. Nikos quitta le cabanon qu'il partageait avec son frère et s'installa dans un atelier de menuiserie qu'ils avaient construit en bas de coteau.

Au monastère, Magda avait fait la connaissance de Fotini. Elle venait de Kalamata, sur la côte du Péloponnèse, où ses parents vivaient dans la pauvreté. A l'âge de sept ans, ils l'avaient placée en maison à Spetses. Fotini accompagnait toujours sa patronne lorsque celle-ci se rendait au monastère pour ses œuvres. Elle allait l'attendre aux cuisines, où Magda lui confiait de menues tâches que Fotini accomplissait avec reconnaissance.

Fotini est bien trop maigre, pensait Magda chaque fois qu'elle l'observait. Qui sait si elle aura un jour la force de tenir une maison ? Mais elle est douce et facile. Et puis elle n'est pas très jolie, se disait aussi Magda, elle ne trompera jamais son mari.

Alors Magda demanda à la principale l'autorisation de présenter Fotini à Nikos. Fotini ferait une bonne épouse, dit-elle à Spiros, qui à son tour poussa son frère à demander Fotini. Nikos trouva Fotini attachante. Il aurait pu prétendre à femme plus gracieuse. Lui-même était beau et racé. Mais il avait depuis toujours travaillé, mangé et dormi avec son frère. Il lui parut juste de faire comme lui. Deux mois plus tard, Nikos et Fotini se marièrent.

Les frères avaient le sel dans le sang. Une année après leur arrivée à Spetses, ils s'étaient attelés à la construction d'un *trebandiri*¹, un six-mètres muni

1. Embarcation traditionnelle de bois, à poupe et proue effilées. *Trebandiri* veut dire "qui court".

d'une voile. Ils y avaient mis toutes leurs forces et tout leur maigre argent. Chaque jour, aussitôt terminé leur travail au monastère, ils enchaînaient sans répit, à scier, clouer ou river les pièces de bois, travaillant avec acharnement jusqu'à ce que la pénombre les forçât à s'arrêter.

Lorsque le bateau fut achevé, quatre mois plus tard, les frères sortirent pêcher tous les soirs ou presque, selon les vents et les grains. Avec le produit de deux années de pêche, ils achetèrent un bout de terre sur la colline d'Ayos Nikolas. Ils y bâtirent leur maison avec rage, transportant les pierres de Kilada à Spetses sur leur caïque. De la jetée à leur chantier, ils mettaient les pierres dans de grands sacs de peau qu'ils se fixaient par des lanières de part et d'autre des épaules. Le trajet durait environ quarante minutes. Les frères transportaient les sacs pieds nus, chargeant quatre-vingts kilos à chaque voyage.

Leur maison comptait deux niveaux, trente-cinq mètres carrés au sol, chaque fois deux chambres et une cuisine. Spiros et Magda s'installèrent à l'étage, auquel on accédait par un escalier de pierre qu'ils avaient bâti au jugé, contre la façade. Nikos, qui n'aimait pas contrarier, dit que Fotini et lui préféraient le rez-de-chaussée.

Douze années durant, les frères pêchèrent au filet. Ils prenaient surtout du petit bar qu'ils revendaient aux gens du village à six drachmes le kilo.

En 1949, Lazaros, un cousin de Magda, celui que chacun appelait *Liko-skilo*, Chien-Loup, à cause de sa façon de marcher les mains derrière le dos et la tête en avant, ouvrit la première taverne de l'île qui servit des repas chauds. C'était une ancienne bergerie située sur les hauteurs, à Kasteli. Liko-skilo acheta au Pirée une cuisinière à charbon, installa une ventilation qui sortait sur la rue, et fit